

Dossier de presse  
Bienne, mars 2021

## **PRIX PHOTOFORUM 2020**

28<sup>E</sup> ÉDITION DU PRIX POUR LA PHOTOGRAPHIE DU PHOTOFORUM PASQUART

03.03.21 – 04.04.2021



Akosua Viktoria Adu-Sanyah, *Inheritance. Poems of Non-Belonging*, 2020

## Contenu

Prix Photoforum 2020 & lauréate	p. 3
Photographes	p. 4-10
Images	p. 11-14

## Information médias & contact

Conférence de presse	Visites de presse sur demande dès le 1.3.2021
Contact médias	Danaé Panchaud Directrice dpanchaud@photoforumpasquart.ch +41 32 322 44 82 / +41 78 723 61 07
Images et documents	<a href="http://www.photoforumpasquart.ch/presse">www.photoforumpasquart.ch/presse</a>

## Informations pratiques

Exposition	Prix Photoforum 2020
Dates	03.3.2021 – 04.4.2021
Horaires	Mercredi 12h-18h Jeudi 12h-20h Vendredi 12h-18h Samedi/Dimanche 11h-18h Lundi/mardi fermé
Adresse	Faubourg du Lac 71 2502 Bienne
Contact	<a href="mailto:info@photoforumpasquart.ch">info@photoforumpasquart.ch</a> +41 32 322 44 82 <a href="http://www.photoforumpasquart.ch">www.photoforumpasquart.ch</a>

# PRIX PHOTOFORUM 2020

03.03.2021 – 04.4.2021

**Photographes sélectionnés : Akosua Viktoria Adu-Sanyah, Alexandra Baumgartner, Sabina Bösch, Aline Bovard Rudaz, Céline Brunko, Alexandra Dautel, Samuel Haettenschweiler, Nicole Hametner, Camille Millerand, Marcel Rickli, Léonard Rossi, Martin Widmer**

L'édition 2020 du **Prix Photoforum** a reçu les propositions de 164 artistes et photographes. Le jury – composé de Rolando Bassetti (directeur, Centre d'Art Contemporain d'Yverdon-les-Bains), Doris Gassert (research curator, Fotomuseum Winterthur), Yann Mingard (photographe et membre du comité), Danaé Panchaud (directrice, Photoforum Pasquart), et Maren Polte (responsable des formations BA et MA de médiation culturelle à la Haute école des arts de Berne) – a sélectionné douze artistes et photographes pour l'exposition du Prix Photoforum 2020, a nommé une lauréate et attribué une mention spéciale du jury.

Le Prix Photoforum est l'un des rares prix de photographies en Suisse sans limites de nationalité, d'âge ou d'étape de carrière, et sans thématique imposée. Il présente en conséquence chaque année une grande diversité de travaux, témoignant de la richesse de la scène photographique contemporaine, et de la diversité des usages de l'image. Les projets sélectionnés cette année reflètent l'engagement remarquable des photographes et artistes contemporains à explorer des problématiques majeures auxquelles notre société est confrontée : l'écologie et la position de l'homme face aux bouleversements qu'il fait subir à la planète, la migration hors de l'Europe et en Europe, les violences systémiques dans la société occidentale, le besoin de refuge et de communauté, la négociation des identités individuelles et collectives, notamment. Aux côtés de ces travaux engagés figurent des explorations précises et rigoureuses centrées sur le médium photographique, la perception et la représentation.

Le Prix Photoforum 2020, doté de CHF 5'000, a été décerné à l'artiste **Akosua Viktoria Adu-Sanyah** pour son projet *Inheritance. Poems of Non-Belonging*, encore en large part inédit. Ce travail protéiforme, expérimental et exploratoire, traite des origines allemandes et ghanéennes de l'artiste et des réalités sociales qui en découlent. Le besoin d'appartenance est confronté à la nécessité de se définir soi-même, indépendamment des catégorisations extérieures et des préjugés – l'identité culturelle hétérogène mène à un sentiment d'incompatibilité personnelle. Si le projet est profondément autobiographique, il fait aussi référence au racisme systémique et quotidien, dont les conséquences fatales ont connu une nouvelle actualité avec le cas de Derek Chauvin et George Floyd et le mouvement de protestation global qui s'en est suivi.

Le jury a également souhaité décerner une mention spéciale au photographe **Camille Millerand** pour son projet au long cours *Bled Runner*. Ce travail, initié en Algérie en 2015, suit sur le long terme les parcours migratoires de personnes qui ont entrepris de partir clandestinement vers l'Europe, et dont la trajectoire les mènera aussi bien vers l'Europe que vers d'autres pays d'Afrique, ou encore sur le chemin du retour vers leur pays d'origine.

Lors de la cinquième édition du **Kick-Off-Day**, qui aura lieu le 24 octobre 2020, des professionnels actifs dans les domaines de l'art, du commissariat d'exposition, et de l'édition et du marché de l'art rencontreront et conseilleront les artistes dans la perspective de l'exposition au Photoforum Pasquart.

# PHOTOGRAPHES EXPOSÉ-E-S

## **Akosua Viktoria Adu-Sanyah (lauréate)**

*Inheritance. Poems of Non-Belonging*

Akosua Viktoria Adu-Sanyah est la lauréate du Prix Photoforum 2020 pour son travail *Inheritance. Poems of Non-Belonging*, encore en large part inédit. Dans ce projet expérimental et exploratoire, l'artiste traite de ses origines germano-ghanéennes et des défis sociaux qui en résultent. Le besoin d'appartenance est confronté à la nécessité de se définir soi-même, indépendamment des catégorisations extérieures et des préjugés — l'identité culturelle hétérogène mène à un sentiment d'incompatibilité personnelle. Si le projet est profondément autobiographique, il fait aussi référence au racisme systémique, dont les conséquences fatales ont connu une nouvelle actualité avec le cas de Derek Chauvin et George Floyd et le mouvement de protestation global qui s'en est suivi en 2020.

L'artiste relève «qu'il y a des tons de noirs, de blancs et de gris dans les portraits représentationnels, personnels et expérimentaux. Il y a la nature, là où nous sommes égaux dans notre origine. Elle est pourtant sombre, laissant de la place pour les manières dont ce qui est perçu est décrit et transmis. Mais le naturel est toujours entrelacé avec l'artificiel — comme l'humain qui reste captif de sa propre idéologie.»

Plutôt que de sous-entendre une certaine simplicité des sujets en choisissant une approche visuelle homogène, le projet d'Akosua Viktoria Adu-Sanyah est délibérément diversifié dans son commentaire et sa matérialité. Elle travaille avec plusieurs techniques de traitement analogique et les utilise pour créer des pièces sculpturales ainsi que des références photographiques, offrant ainsi une réflexion sur la fragmentation du soi et le processus complexe de reconstruction de l'identité.

Akosua Viktoria Adu-Sanyah (\*1990, DE) est diplômée en arts de la Hochschule der Bildenden Künste à Saar, en Allemagne (2015). Elle vit et travaille à présent à Zurich en tant qu'artiste et photographe. Son travail a été exposé au niveau international depuis 2012 et a reçu plusieurs nominations et prix.

## **Alexandra Baumgartner**

*How like a leaf I am*

Alexandra Baumgartner examine dans son projet *How like a leaf I am* les enchevêtrements des vies humaines et végétales ainsi que notre responsabilité collective dans le déclin rapide des écosystèmes. En se penchant sur le monde des semences, elle étudie la gestion de l'agrobiodiversité, des initiatives agricoles aux efforts dynamiques et communautaires de conservation des semences, en passant par les programmes de sélection participative, recherchant des pratiques et des outils pour relever les énormes défis de la sécurité alimentaire mondiale, des changements climatiques et des monopoles des semences.

Les semences constituent le point central du projet, car, selon l'artiste: «Une graine incarne l'ensemble des plantes qui ont été et qui vont être cultivées. [...] Contrairement à d'autres ressources naturelles, les semences sont perdues lorsqu'elles ne sont plus utilisées — tout comme les pratiques culturelles associées aux semences.» Elle relève qu'environ 75 % de toutes les cultures et variétés agricoles ont disparu au cours des cent dernières années. À qui devrions-nous faire confiance pour maintenir un système de semences dynamique?

Alexandra Baumgartner aborde le sujet avec une sensibilité subtile. Aussi bien poétiques et que basée sur la recherche, ses images sont imprégnées d'un sentiment de tristesse troublant face à la perte de la biodiversité, entremêlée à un plaidoyer convaincant en faveur d'un changement de comportement et de nos relations à l'environnement.

Alexandra Baumgartner (\*1991, CH) est diplômée de la Hochschule für Gestaltung und Kunst Luzern (Camera Arts) en 2019 après une licence en études du Moyen-Orient et en histoire de l'Université de Zurich. Elle utilise la photographie comme un outil dans sa pratique de recherche et se concentre sur des projets à long terme. La maquette de *How like a leaf I am* a été finaliste du Unseen Dummy Award 2019.

## **Sabina Bösch**

### *Hoselupf*

La série *Hoselupf* est dédiée à la pratique féminine du sport suisse de la lutte suisse ou lutte à la culotte (*Schwingen* en allemand). *Hoselupf* est un terme vernaculaire pour cette discipline sportive, qui signifie «soulever par le pantalon.» Sabina Bösch a été étonnée de constater qu'il subsiste une grande division entre les pratiques féminines et masculines au sein de la communauté de la lutte suisse. Les femmes et les filles font encore et toujours face à des critiques qui regrettent le «bon vieux temps» où ce sport était traditionnellement pratiqué par les hommes uniquement.

Ce n'est qu'en 1982 que le premier tournoi entièrement féminin a été organisé et que les femmes ont enfin pu enfiler le pantalon de jute, ce qui a également inspiré la devise du tournoi: «Frauä id Hosä !» [femme, enfile la culotte!]. L'artiste a accompagné des athlètes féminines lors de cinq tournois en 2019 et a choisi de les représenter sans accorder une attention particulière à leur genre. Leurs corps et leurs vêtements deviennent une matière abstraite au sein du mouvement, visant à exprimer la parité de la division féminine vis-à-vis de celle des hommes. Sabina Bösch souligne ce point: «L'imagerie est brutale et directe, les corps sont enchevêtrés, les visages déformés. La sciure est partout — dans les yeux, la bouche et les vêtements.»

Il s'agit d'une exploration menée avant tout par la curiosité de l'artiste, qui capte spontanément les mouvements des lutteuses. Elle a choisi de photographier principalement en noir et blanc, pour permettre au visiteur de mieux lire les corps et les émotions, et pour éviter d'être distrait par les motifs folkloriques des vêtements, ainsi que pour empêcher toute romanisation de l'imagerie.

Les portraits dépeignent les athlètes avec une certaine tendresse, tout en restant exempts de préjugés sexistes. Leur regard est dirigé vers nous, captivant, audacieux et défiant. Les images n'offrent pas une lecture définitive et le visiteur est libre d'interpréter les gestes: est-ce une pose amicale avant le combat, ou un moment capturant la victoire, un aperçu de la sororité ou de l'esprit de compétition?

Sabina Bösch (\*1990, CH) est diplômée de la ZHdK/Zürcher Hochschule der Künste (2013), et de l'ECAL/École cantonale d'art de Lausanne (2016). Elle a notamment été nommée pour le Prix vfg des jeunes talents pour la photographie (2017) et le Swiss Design Award (2020).

## **Aline Bovard Rudaz**

### *Violences Invisibles*

«Apparemment c'est le mot viol qui vous est insupportable. Parce que pour qu'il y ait viol, il ne peut y avoir de consentement. Et parce que selon vous, j'y ai clairement consenti. J'aimerais que les choses soient aussi simples. Mais elles ne le sont pas. Même quand ce qu'il s'est passé correspond à la représentation stéréotypée que les gens se font du viol. La parole de la victime est systématiquement mise en doute, et la victime porte le poids de la culpabilité sur ses épaules. Il est extrêmement rare que sa parole soit entendue, que sa version des faits soit prise en compte, qu'il y ait une forme de justice qui permette à la personne de commencer à réparer et à reconstruire tout ce qui a été brisé.» [M.M.]

Selon une enquête d'Amnesty International, en Suisse, une femme sur cinq a déjà été soumise à des actes sexuels non consentis, et plus d'une sur dix a eu des rapports sexuels contre son gré (<https://cockpit.gfsbern.ch/fr/cockpit/violence-sexuelles-en-suisse/>). Le projet *Violences Invisibles* se base sur les témoignages de femmes qui ont subi des violences sexuelles. Aline Bovard Rudaz a entrepris la difficile tâche de rendre cette violence visible, même lorsqu'il ne reste aucune trace tangible de ces actes. Elle a procédé à l'enregistrement des histoires et à la réalisation de portraits des femmes qui lui ont confié leurs histoires et images.

«Je suis chez M. depuis plusieurs heures maintenant, et elle me raconte ce qui s'est passé entre elle et le mari de sa tante, alors qu'elle n'avait que quatorze ans et qu'il avait la trentaine. Nous sommes assises sur son canapé rouge, l'une à côté de l'autre, et nous lisons ses mots sur l'ordinateur portable qu'elle tient sur ses genoux. La citation est tirée d'un long email qu'elle a envoyé à son oncle quinze ans après qu'il a d'abord violé son esprit, avant de violer son corps.» [Aline Bovard Rudaz]

Son travail revêt une importance particulière, car le manque de représentations visuelles a contribué à l'ignorance et à la tolérance de la société à l'égard de cette violence systémique. Les portraits en noir et blanc de Bovard Rudaz ne dépeignent pas les femmes comme des victimes ni ne réduisent leur identité à une expérience particulière. Nous voyons dans ces images des jeunes femmes fortes et déterminées. Son travail offre un nouveau niveau de conscience

sur un sujet difficile, auquel notre société doit encore se confronter, et dont il existe encore trop peu de représentations non fictionnelles et nuancées.

Aline Bovard Rudaz (1995, CH) est une photographe documentaire engagée, récemment diplômée de la formation supérieure du CEPV/Centre d'enseignement professionnel de Vevey. Son travail artistique appréhende la photographie comme un canal sensible pour faire passer des messages sur des thématiques sociales et pour donner de la visibilité à des problématiques intimes et taboues. Elle a dernièrement exposé au Musée de l'Élysée, dans le cadre de l'exposition collective *reGeneration4*.

## **Céline Brunko**

### *Forms of Representation*

L'architecte Ala Kirichenko, alors âgée de 80 ans, demanda aux artistes, avec un regard surpris: «La Moldavie? Pourquoi vous intéressez-vous à la Moldavie? Pourquoi quelqu'un s'intéresserait-il à la Moldavie? Vous auriez dû venir à l'époque soviétique! La Moldavie était alors un beau pays [...]»

L'artiste Céline Brunko et l'architecte Moritz Holenstein retracent la vie et l'œuvre d'Ala Kirichenko, qui a été envoyée de la région de l'actuelle Ukraine à Chisinau, capitale de la Moldavie, pour travailler comme architecte durant l'ère soviétique. À cette époque, la Moldavie était un pays riche et important pour la viticulture et l'arboriculture de l'Union soviétique. Aujourd'hui, déchiré entre la Roumanie et la Russie pour des raisons historiques, et dans une situation politique actuelle confuse, le pays est plongé dans une crise identitaire perpétuelle. Cette confrontation permanente avec une orientation politique en constante évolution est également évidente dans l'environnement bâti de Chisinau. L'histoire et l'identité moldave sont au cœur de l'œuvre d'Ala Kirichenko, qui y est toujours professionnellement active comme architecte.

Le projet *Forms of Representation* oscille entre les attentes de la photographe suisse et celles de l'architecte, dans un pays qu'elle ne connaît qu'à travers les images, l'historiographie et l'histoire d'Ala Kirichenko, qui a conçu le cirque d'état de Chisinau. À l'aide de photographies, de films, de textes, d'interviews et de documents, Céline Brunko et Moritz Holenstein analysent et recontextualisent ce lieu chargé d'histoire, créant un dialogue entre l'histoire d'Ala Kirichenko et la confrontant avec le pouvoir de la photographie et de la vidéo.

Le luxuriant rideau de velours rouge au centre de l'installation symbolise le début et la fin de chaque spectacle qui s'est déroulé au cirque. Avec une installation fragmentaire et scénographique, Brunko offre une relecture captivante de ce lieu, basée sur du matériel d'archives aussi bien que ses images. Celles-ci ont une qualité cinématographique, avec laquelle elle réussit à éveiller notre curiosité pour la Moldavie et le travail de Kirichenko.

Céline Brunko (\*1987, CH) est diplômée de la ZHdK/Zürcher Hochschule der Künste, avec un bachelors en photographie (2017), et de la FHNW/Fachhochschule Nordwestschweiz avec un master en arts (2020). Son travail se situe entre la photographie, la vidéo et l'installation et a été régulièrement exposé depuis 2015.

## **Alexandra Dautel**

### *May You Continue To Blossom*

Le projet de recherche *May You Continue to Blossom* d'Alexandra Dautel, sur le passé et le présent de la communauté de Neot Semadar, débute par un voyage dans le désert israélien. La communauté, qui se décrit comme un kibboutz, a été fondée en 1989 par Yosef Safra.

Leur idéologie idéaliste est basée sur la coopération et la créativité dans la vie quotidienne, le recyclage de l'eau, un environnement écologique, une alimentation végétarienne et la climatisation naturelle obtenue grâce à l'architecture. Elle se veut une école pour apprendre sur soi-même, pour célébrer la paix, la solitude, la réflexion sur soi-même et la spiritualité.

Est-ce une utopie? Est-il possible de créer une communauté innovante et d'y vivre insouciantement comme une «famille», isolée et loin de tous les modèles de société connus? Cela ressemble-t-il vraiment au paradis sur terre?

«Vous savez, *Neot Semadar* en hébreu signifie *miracle* donc, c'en est un. C'est très proche d'une utopie. Cet endroit est différent des autres, tous ceux qui viennent ici peuvent faire l'expérience de notre façon de vivre; c'est un lieu d'apprentissage.» [Interview de Shai, membre de la communauté, mars 2020]

Yosef Safra, qui est souvent qualifié de gourou, a joué le rôle de leader, de serviteur, de grand frère, de professeur, d'ami et d'amant. Alexandra Dautel explique que «Il est encore aujourd'hui difficile de définir son rôle. Son enseignement était basé sur différents concepts mêlant le bouddhisme ancien, la Torah et ses propres intérêts.»

Après une visite ayant laissé sa curiosité insatisfaite, de retour avec plus de questions que de réponses, Alexandra Dautel a commencé une recherche très approfondie. Elle a interviewé des membres passés et présents de la communauté, et a eu accès à de nombreux documents d'archives. Cela lui a permis de brosser un tableau beaucoup plus nuancé de la communauté, qui comprend des années d'abus et d'exploitation comme des expériences plus positives. Le langage visuel de son projet reflète les contradictions et les complexités de la communauté et de son histoire, ainsi que ses lacunes et ses zones d'ombre. Alors que certaines images dépeignent dans de magnifiques couleurs pastel un lieu idéal, une oasis au milieu du désert, d'autres font allusion à une histoire plus sombre, étayée par les entretiens qui l'accompagnent. En travaillant avec des répétitions et des images recadrées, elle souligne que les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être au premier abord, et que l'on ne peut pas se fier à des images isolées pour raconter cette histoire de manière fiable.

Alexandra Dautel (\*1996, FR) a d'abord étudié le graphisme en France (2017), puis la photographie à l'ECAL/École cantonale d'art de Lausanne (2020). Son œuvre *May You Continue to Blossom* existe également sous la forme d'une publication autoéditée.

### **Samuel Haettenschweiler**

*Under construction until further notice*

«Je regarde à l'intérieur depuis l'extérieur, au-delà des barrières, à travers des bâches drapées et des murs de béton dentelés. Regards intérieurs et perspectives extérieures. Vues obstruées. Résistance et transparence. Changement et transformation. La seule constante est le processus.»

C'est ainsi que Samuel Haettenschweiler décrit le concept de *Under construction until further notice*, un projet inspiré par ses promenades sur les chantiers. Pour lui, le chantier est synonyme de mutation urbaine et d'impermanence. Dans son atelier, il traduit les impressions de ces balades en maquettes qui évoluent, grandissent et se désintègrent continuellement pour la caméra. Entre chaque montage et démontage, il les photographie, couche par couche, avec son smartphone. Il façonne ainsi de nouvelles promenades ou, plus précisément, un regard flâneur. Il recherche des moments visuels à la limite de l'abstraction, où la spatialité est créée par intimation, élaborant des réalités fragmentées, libérées de leur pure fonctionnalité. Il imprime ces images avant de les rephotographier, ce qui entraîne une réduction de leur gamme de tons et de leur texture, ainsi qu'une interaction entre le numérique et l'analogique dans les photographies finales. Les rayures, les grains de poussière et les trames d'impression s'inscrivent comme une nouvelle couche temporelle dans les images.

Les images de l'artiste sont des compositions ludiques, offrant des décors réinventés à partir d'impressions recueillies lors de ses promenades. Hautement graphiques, ses photographies allient une qualité abstraite à une physicalité particulière, issue de son processus de travail spécifique. Il reconstitue ces moments éphémères et nous rappelle que le changement est la seule constante.

Samuel Haettenschweiler (\*1976, CH) est diplômé de la ZHdK/Zürcher Hochschule der Künste (2007) et étudie actuellement dans le programme CAP/Contemporary Arts Practice de la HKB/Hochschule der Künste Bern. Guidée par un intérêt pour l'espace social et l'architecture, sa pratique inclut la photographie, la sculpture et la peinture. Il a obtenu une bourse du canton de Zoug et une bourse de résidence à Berlin. Son travail a été publié aux éditions Lars Müller, Hochparterre, ETH Zurich et a été présenté au Festival suisse du film et de la vidéo de Spiez, au Kunsthaus Zug, au Kunsthaus Langenthal et dans de nombreux autres lieux de Suisse.

### **Nicole Hametner**

*Archetypes and the construction of an image*

Le travail de Nicole Hametner, *Archetypes and the Construction of an Image*, est né de son expérience personnelle de la crise du covid-19 au printemps 2020. Il est issu moins du distancement social et du manque de communauté que du flot d'informations, et de la montée de l'anxiété et de la peur de la perte qui en a résulté. Plus précisément, en tant que mère d'une fille de 2 ans comme en tant que photographe dans une situation professionnelle peu claire, elle a éprouvé un besoin croissant de calme et d'un espace de réflexion. La forêt lui a offert un tel espace, une expérience encore renforcée par le fait que le travail sur cette série l'a ramenée à sa rencontre artistique avec la photographie.

Cela lui a apporté, au cours de cette période, un sens énorme et indispensable, et une force de résilience sur laquelle se concentrer.

En se promenant dans les bois, elle a découvert des constructions faites par l'homme: cabanes, petits prototypes construits par des enfants, terrains de jeux abandonnés et ce qu'il en reste. «Les scènes résonnaient toutes d'une certaine intemporalité et d'une certaine tranquillité, elles montraient des traces, faisaient référence à une absence et pourtant, elles racontaient des histoires sur des moments ludiques passés lors d'un après-midi ensoleillé. Les archétypes peuvent être considérés comme ma propre méthode de travail. C'est un dialogue constant entre ce que l'on trouve au cours du processus de photographie et une idée abstraite déjà préexistante d'une image. J'ai réalisé que, dans ce travail, mon principal intérêt ne réside pas dans la scène concrète devant l'appareil photo, mais plutôt dans le caractère métaphorique de son apparence: la construction et la décomposition, les signes d'un courant d'air et la forte présence d'une absence.»

Le travail de Nicole Hametner nous captive par son langage photographique délicat, illustrant la beauté et la fragilité de ces constructions temporaires, de ces lieux qui ont été construits, mais qui n'ont jamais été destinés à être éternels. Elle se concentre sur le moment de la création et la nature fugace d'une image dont les fragments émergent avant de disparaître à nouveau dans le paysage en constante évolution. L'échelle des photographies invite délibérément à l'immersion, à la réflexion et à la contemplation.

Nicole Hametner (\*1981, AT/CH) est diplômée du Piet Zwart Institute de Rotterdam où elle a obtenu un master en design (2014), après avoir étudié la photographie au CEPV/Centre d'enseignement professionnel de Vevey. Elle travaille comme photographe indépendante et enseigne la photographie à la HKB/Hochschule der Künste Bern. Son travail a été régulièrement exposé et publié en Europe depuis 2007, et elle a reçu de nombreux prix.

## **Camille Millerand**

### *Bled Runner*

*Bled Runner*, c'est un ensemble de parcours migratoires; les trajets de Rodrigue, de Michelle, de Pascal, de Fabrice qui ont traversé le continent africain pour rejoindre l'Algérie. Camille Millerand les a rencontrés en 2015. Accompagné de Leila Beratto, journaliste radio, il a suivi leur vie à Derwisha, une maison «sans toit» en banlieue d'Alger, dans laquelle ils résident parmi une trentaine de migrants, pour la plupart camerounais, mais aussi ivoiriens. Femmes, enfants, hommes, tous sont clandestins, planqués là, le temps de gagner un peu d'argent à envoyer à leur famille ou pour financer la traversée de la Méditerranée vers l'Europe.

Camille Millerand et Leila Beratto écoutent, durant quatre ans, leurs galères quotidiennes, prix de l'Europe et l'impatience de réussir. Depuis 2017, leurs chemins se sont séparés. Certains ont débarqué en Europe, à Naples, à Clermont-Ferrand, et d'autres sont retournés auprès de leur famille, au Cameroun, en Côte d'Ivoire, et redémarrent une vie parmi les leurs.

Ses images intimes et émouvantes nous montrent le lien que Camille Millerand a tissé avec ces familles au fil des ans. Son travail est en dialogue constant entre le spectateur, invité à découvrir un monde qu'il peut à peine concevoir, et les protagonistes, qui s'adaptent, s'entraident, cherchent et espèrent de nouvelles opportunités, et résistent à la pression sociale d'être «l'autre» dans un pays qui n'est pas le leur.

Camille Millerand (\*1983, FR) est photographe indépendant depuis 2007. Ses archives sont diffusées par Divergence Images. Il collabore avec la presse française et développe ses projets personnels dans une démarche documentaire au long cours entre l'Algérie, la France et la Côte d'Ivoire.

## **Marcel Rickli**

### *AEON, or: What endures?*

Comment pouvons-nous protéger les générations futures contre les déchets hautement radioactifs, produits dans les centrales nucléaires ainsi que par la médecine, la recherche et l'industrie? Ils constitueront un danger pour la vie pendant des centaines de milliers d'années. Au-delà des mesures techniques visant à garantir la sécurité des dépôts géologiques, cette question requiert également des solutions de communication inédites: les civilisations futures, si éloignées dans le temps qu'elles dépassent notre imagination la plus folle, doivent être averties des dangers que représentent ces sites. Cela soulève des questions fondamentales, de nature anthropologique, sur le rôle de la langue et de la culture dans la transmission de l'information sur des périodes extrêmement longues, mais aussi sur un facteur de risque humain presque incontrôlable.

Le photographe et artiste suisse Marcel Rickli propose ses réflexions sur cette question pressante sous la forme d'une recherche visuelle. Son dernier projet, *AEON*, confronte la nature symbolique de la sémiotique nucléaire à la réalité des dépôts tels qu'ils sont planifiés et construits aujourd'hui. Le projet met en lumière la difficulté de définir des signes qui aient non seulement une existence physique sur une période immensément longue, mais dont la signification soit aussi universelle. Il pose des questions sur l'avenir de l'humanité, réunit les approches de la physique, de la futurologie, de l'anthropologie et de la sociologie et aboutit à la question philosophique suivante, à la fois simple et existentielle: qu'est-ce qui perdure?

Motivé par sa propre fascination pour ces questions, Marcel Rickli explore les zones où les déchets radioactifs ont été déposés. Il nous plonge dans un monde inconnu, ajoutant habilement une dimension d'absurdité et d'humour avec des images telles que la fleur atomique, qui font écho à certaines idées de la recherche sur la communication future sur la radioactivité. À travers ce projet, l'artiste nous donne un aperçu de son enquête approfondie sur la question, et nous laisse nous demander ce qui pourrait s'y passer au-delà de notre propre existence.

Marcel Rickli (\*1986, CH) explore depuis plusieurs années les façons dont nous modifions fondamentalement notre planète dans une série d'études photographiques de terrain. Son dernier travail, *AEON*, a été exposé dans des festivals internationaux de photographie, notamment en Pologne, en Grèce ou en Biélorussie.

### **Léonard Rossi**

#### *7 Days*

Le projet *7 Days* est né de l'observation à long terme d'une station-service, où Léonard Rossi a travaillé durant plusieurs années. Ce lieu situé à la périphérie d'une ville suisse est pour l'artiste autant le symbole d'une utopie pétrolière jadis radieuse qu'un «non-lieu», selon le terme de l'anthropologue français Marc Augé, utilisé pour désigner les lieux où les gens restent anonymes et qui n'ont pas suffisamment de signification pour être considérés comme des «lieux» spécifiques.

Au fil du temps, l'identité et la vocation des stations-service ont évolué, et elles se sont développées pour devenir aussi des distributeurs de biens de consommation. En raison de leurs fonctions multiples, elles attirent une foule très hétérogène. À la station-service, il n'y a plus de distinctions en termes de sexe, d'origine ou de classe sociale. Toutes les différentes couches de la société se croisent: les vieux et les jeunes, les riches et les pauvres, les hommes et les femmes — la liste est inépuisable.

Les heures qui passent donnent lieu à un cycle sans fin de scènes qui se répètent, avec leurs protagonistes et leurs variations spécifiques, comme un théâtre de l'absurde ou un refuge de tous les possibles, laissant place à d'innombrables interprétations. Entre l'odeur âcre du carburant renversé et le vrombissement des moteurs, entre le bourdonnement constant des réfrigérateurs surchargés et le cliquetis métallique des pièces de monnaie, un univers prend forme.

Adopter une position d'observateur et assister à ces scènes des années durant a incité Léonard Rossi à raconter l'histoire de ce microcosme particulier et de sa multitude d'habitants temporaires, à l'aide d'images de vidéosurveillance. En rassemblant des moments soigneusement sélectionnés dans le flux incessant d'images, il nous invite à une immersion poétique, mais non romantisée, dans ce monde et à revisiter notre propre expérience de la station-service, un endroit que nous visitons presque tous sans même y réfléchir.

Léonard Rossi (\*1993, CH/IT) est diplômé du CEPV/Centre d'enseignement professionnel de Vevey en 2019, et membre du collectif de photographes Le Salon. Il présente ici pour la première fois son projet *7 Days*, créé pendant ses études, et travaille actuellement à sa publication.

### **Martin Widmer**

#### *Photographic — Protocol 22\_9.*

Martin Widmer a été décrit comme «un photographe qui démonte les images pour mieux enquêter dessus.» Son travail utilise la photographie, mais aussi le texte, parfois écrit sous autohypnose ou à l'aide d'un jeu de cartes. Si ses œuvres sont conceptuelles, elles offrent aussi au spectateur une expérience visuelle particulière et souvent sensuelle.

Pour le Prix Photoforum 2020, il propose un regroupement de deux types d'œuvres. Les premières sont de grands tirages photographiques de la série *Photographic–Protocol 22\_9*. Martin Widmer photographie dans son propre atelier des fragments d'œuvres détruites ou en cours de réalisation, les murs et des détails de l'aménagement de cet espace exigü. Il intervient sur les images réalisées, ajoutant des dessins schématiques ambigus qui viennent faire douter de la nature de ce que l'on voit. S'agit-il d'un montage de plusieurs images, d'interventions dans l'espace du studio, ou encore

d'éléments ajoutés numériquement au fichier? Ce processus de construction et de déconstruction des images, qui les laisse dans un état quelque peu inachevé, ouvre la voie à de multiples interprétations et lectures intrigantes.

Ces grands tirages sont accompagnés d'œuvres de petit format, jouant d'une même ambiguïté: elles sont emballées dans une matière plastique et semblent elles aussi laissées en suspens dans un certain état d'inachèvement. Un texte de l'artiste, présenté dans un format similaire et dédié au phénomène de la vision complète le dispositif.

Martin Widmer (\*1972, CH) est un artiste et curateur basé à Genève. Son travail s'articule autour de réflexions sur les phénomènes liés à la vision et est essentiellement basé sur le médium photographique et le texte. Son travail est très régulièrement exposé en Suisse et à l'étranger. Comme curateur, il a notamment fait partie de l'équipe curatoriale du Centre d'art Neuchâtel (CAN) de 2011 à 2018.

# VISUELS



Alexandra Dautel, *May You Continue to Blossom*, 2020



Alexandra Dautel, *May You Continue to Blossom*, 2020



Céline Brunko, *Forms of Representation*, 2016- 2021



Aline Bovard Rudaz, *Violences Invisibles*, 2020



Sabina Bösch, *Hoselupf*, 2019



Sabina Bösch, *Hoselupf*, 2019



Alexandra Baumgartner, *How like a leaf I am*, 2019-2020



Alexandra Baumgartner, *How like a leaf I am*, 2019-2020



Marcel Rickli, *AEON, or: What endures?*, 2018-2021



Marcel Rickli, *AEON, or: What endures?*, 2018-2021



Léonard Rossi, *7 Days*, 2019-2021



Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020



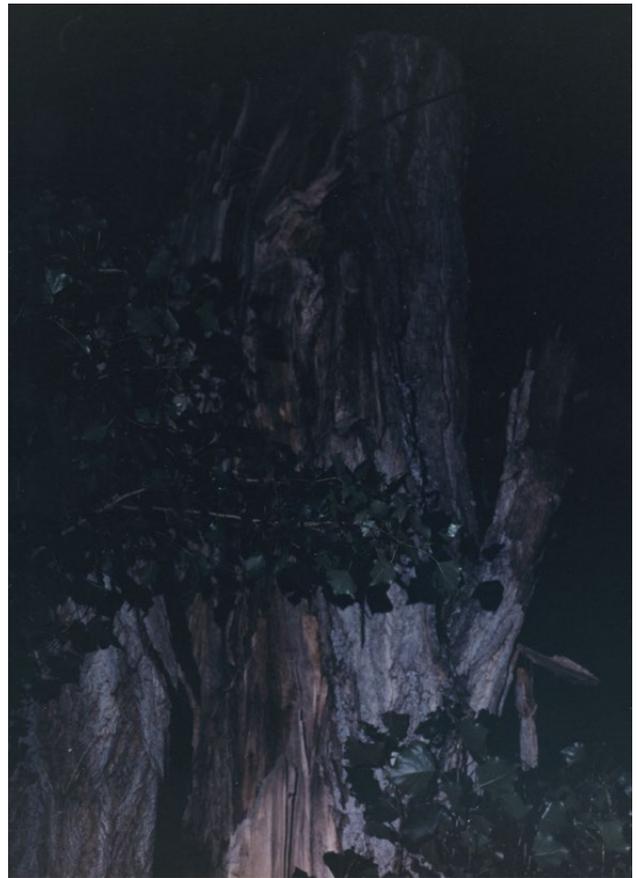
Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020



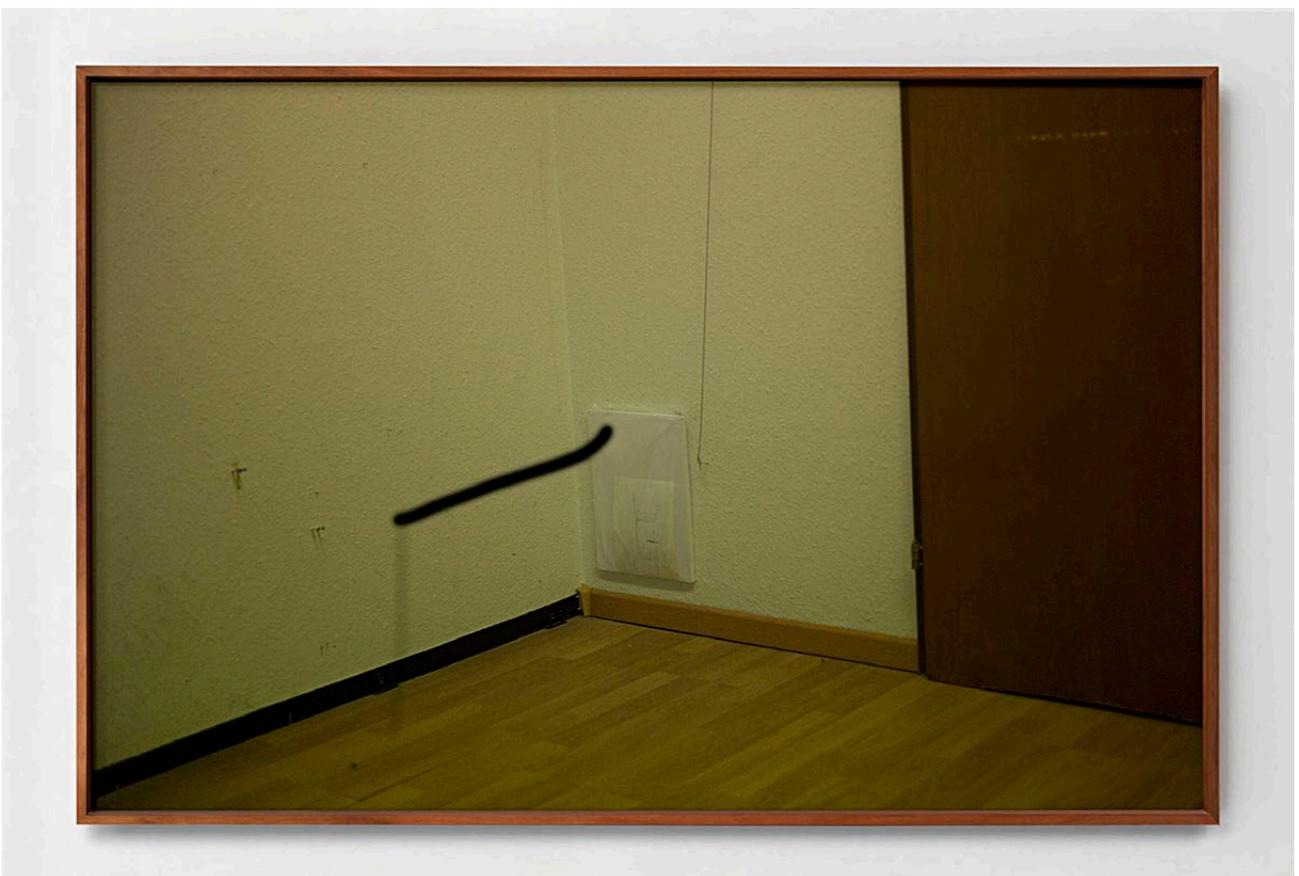
Camille Millerand, *Bled Runner*, 2015-2021



Samuel Haettenschweiler, *Under construction until further notice*, 2020



Akosua Viktoria Adu-Sanyah, *Inheritance. Poems of Non-Belonging*, 2020



Widmer Martin, *Photographic – Protocol 22\_9*, 2019